

Liaison Intemporelle

I

Eulalie Lombard
Marie Fauchoux

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective.
Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayant cause, est illicite et constitue une contrefaçon, aux termes des articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.
Ce roman est une œuvre de fiction.

Pour public averti.

Copyright © 2023 Marie FAUCHEUX et Eulalie LOMBARD

Tous droits réservés

Correction réalisée par Les mots futés

Illustration de couverture réalisée par Amandine Peter

Graphismes complémentaires réalisés par Onjoy

Dépôt légal : Avril/2023

Achevé d'imprimer en France

ISBN : 979-10-359-9867-7

Eskys Éditions

Savoie

*À l'amitié, la vraie.
Celle qui traverse le temps et les intempéries.*



1

Connor

2017

Qu'est-ce que les célibataires aristos de 20 piges sont supposés faire un jeudi soir à Londres ?

Les restos, cinés et autres réjouissances nous sont autant exclus que flâner tranquille dans la ville. Enfin, surtout à moi. Les paparazzis m'ont à la bonne, depuis... Bref. Les options restantes ne m'inspirent rien d'exaltant. Traîner avec des riches héritiers, très peu pour moi.

Il n'y a que dans les airs que je me sens à ma place. Au calme, dans mon cockpit adoré. Le vide à perte de vue, le grondement des moteurs, loin de ma mère, de mes nombreuses obligations et des flashes. Je ne peux rêver mieux !

J'ai beau chercher, la terre ferme ne tient pas la comparaison, pas même tous ces appareils de simulation hors de prix. Je ne peux plus les supporter. Comme ils prennent plus de la moitié de la superficie de ma piaule, je suis contraint de me

rabattre sur une soirée loin d'ici.

En douce, bien sûr.

Je n'excelle dans rien d'autre que la discipline du mur, autant en profiter. Je n'arrive pas à croire qu'après toutes ces années, ma mère pense encore que je bouquine ou geek tranquillou dans notre humble demeure, tel un garçon sage de bonne famille. Cette image m'écorcherait presque un fou rire teinté d'ironie. Je n'ai même pas le cœur à ça.

J'ai l'impression d'être devenu hermétique à tout ce que ce monde cruel me réserve. Sans doute l'ai-je toujours été. Je n'ai pas souvenir d'avoir été profondément heureux en dehors d'un avion.

Quelles en sont les raisons ?

Je me nomme Connor Westwinter, plus connu sous le titre de « comte de Somerfolk ». À prononcer avec un accent snobinard à gerber. Parfois, on me désigne aussi comme étant « le futur duc de Somerfolk », sans une once de respect pour la vie de mon père. Certes, il ne fait pas autant les gros titres que mes frasques dans les soirées mondaines, mais ça ne précipite en rien ce maudit héritage. J'espère devenir duc le plus tard possible. Voire jamais.

J'ai déjà mon compte en étant comte.

Qu'est-ce que ça implique concrètement dans mon quotidien ?

Eh bien, je bénéficie de tous les inconvénients qu'un prince subit, sans les privilèges.

Certains diront que la richesse est l'un des plus grands atouts que l'on puisse avoir. Le pire, c'est qu'ils le pensent vraiment. Déjà, ce n'est pas moi qui suis riche, mais ma famille. Okay, j'ai la possibilité de m'offrir des tours en avion et tout un

tas de choses, mais tout est soumis à conditions. Mes requêtes doivent impérativement être validées par les hautes instances. Ma mère, quoi.

À 20 ans...

Je devrais me réjouir d'être né avec une satanée cuillère en or dans la bouche, tout le monde n'a de cesse de me le répéter. Des gens qui ignorent à quel point ça pèse lourd, ce truc. Tout ce dont on a besoin à la naissance, c'est d'air. D'AIR ! Pas un truc susceptible de nous étouffer si on élève un peu trop la voix.

Je crois que c'est pour cette raison que j'ai autant besoin de voler. L'aviation m'apporte bien plus que de l'air.

La liberté. L'illusion, tout du moins. L'illusion de la liberté d'être qui, quand, quoi, comment et où je veux. La liberté de choisir mes études, mon emploi du temps, mes activités, mon entourage, mes responsabilités, sans oublier mon putain de titre ! Ma vie, en somme.

C'est pourquoi je ne trouve plus l'envie de sourire, ces derniers temps. En particulier depuis que mes parents m'ont fièrement annoncé leur refus de me voir entrer en école d'aviation. Piloter de petits appareils privés, c'est bien. Des avions de ligne ou des jets privés, c'est mieux.

Mais non.

Le cursus qu'ils m'ont imposé me fait autant vibrer qu'une séance d'épilation intégrale. Attention les yeux, ça vend du rêve : finances et relations internationales !

C'est plus fort que moi, je ne peux m'empêcher de ruminer ça à longueur de journée. Mon avenir tout entier repose sur cette horrible décision. Je veux bien comprendre qu'en tant que fils unique je me dois d'assurer la prospérité de notre titre. Que ce dernier exige des acquis qu'une tour de contrôle ne pourrait

donner.

J'ai besoin de lâcher prise, ce soir. Ou tout du moins, d'essayer.

Je me glisse en toute discrétion dans le carré VIP de mon club favori de Londres.

Le coin est assez sombre, la musique pas trop assourdissante. Ma seule préoccupation, ce soir, sera de trouver le cocktail qui me fera le mieux oublier ma chienne de vie.

J'intercepte le barman, Jasper, un ami de longue date. Pas du tout le physique de l'emploi, avec son look de premier de la classe. Il a sorti son plus beau polo bleu marine et ses lunettes dorées. Il m'amuse, ce con. Quand on dit qu'il ne faut jamais se fier aux apparences... C'est pour mieux dissimuler sa deuxième activité.

— Oh ! toi, vu la tronche que tu tires, t'as pas eu ton quota de vols depuis au moins trois jours, se moque-t-il.

— Une semaine ! marmonné-je. En plein mois de juin. Quelle idée de vivre en Angleterre. Trente-deux mille jours de pluie par an, en moyenne.

— Tu connais ma devise, vieux. Quand on est au fond du trou, faut en combler d'autres. T'as le choix entre le sexe ou tes deux jolies narines !

Il est sur le point de sortir sa fameuse came, au lieu de me suggérer son meilleur cocktail. Ce mec est incorrigible.

— Tu sais bien que je ne touche pas à ces merdes, le stoppé-je dans son élan.

— Allez, c'est safe ! Tu planes encore plus qu'en avion avec cette petite merveille. Aucun paparazzi ici. Ça restera entre nous.

Mon regard le convainc de ne pas insister.

— Sinon, j'ai repéré au moins trois de tes plans cul. Si tu

veux, je...

— Je n'ai pas la tête à ça, pitié !

Il m'étudie d'un air circonspect. Je dois vraiment faire peine à voir.

— Tu veux quoi, alors ?

— Juste... me changer les idées.

— Bouge pas !

Il s'absente un peu trop longtemps. À son retour, son sourire conspirateur renforce mon instinct de protection.

— Qu'est-ce...

Il dépose une pinte d'où se dégage une épaisse fumée bleutée.

— Ça ressemble aux nuages, non ? Histoire de te remonter le moral. C'est même assorti à tes yeux, tiens ! ricane-t-il en m'invitant à le siroter. Tu m'en diras des nouvelles !

Dans ma piètre existence, je me dis que j'ai au moins la chance d'avoir ça. Plus important qu'une cuillère : des amis en or.

J'ai tout juste avalé deux gorgées qu'il me rappelle que j'étais censé me méfier, en lançant :

— Avant que ton esprit décolle vers d'autres cieux, je tenais à te remercier pour ta recommandation auprès de ta daronne. C'est moi qu'elle a choisi pour se charger du bar, au bal de demain. Tu le savais ?

Oh putain, le bal !

Encore une chose qui va me plaire...

Pendez-moi haut et court !

Avec un peu de chance, je vais me noyer dans le brouillard de mon verre et ne plus jamais devoir rendre des comptes à qui que ce soit. Plus jamais. Terminé.



2

Charlotte

1815

Mon doigt s'enroule autour de l'anse de ma tasse de thé avec la plus grande des précautions. Poignet souple, doigts aériens, port de tête haut.

« *C'est dans les gestes les plus simples qu'on voit le raffinement d'une femme* », répète la voix de ma mère dans mon esprit.

Cette dernière est cependant trop accaparée par sa discussion avec ses amies pour remarquer mon maintien. Quatre des ladies les plus éminentes de Londres conversent autour d'une tasse fumante et de petits biscuits, tandis que mes amies et moi en faisons autant à l'autre bout du grand salon.

— J'espère que ma toilette sera à la hauteur du bal de demain, commente Agnès, les mains nerveusement nouées sur ses genoux.

Sa tenue actuelle est en tout cas accordée aux canapés,

oscillant entre le blanc et l'or. C'est ma grand-mère qui avait décoré ce salon, sans s'inquiéter des risques de taches.

— Je suis certaine que vous serez magnifique, affirme Louisa. Vous êtes toujours magnifique.

Avec ses origines indiennes, Agnès possède une beauté unique que Louisa lui a toujours enviée. Ce qui n'a, selon moi, aucun sens, dans la mesure où Louisa est tout aussi jolie.

Et bien mieux née qu'Agnès.

— J'ai pour ma part opté pour une toilette discrète, qui ne ravit guère ma mère, soupire Elizabeth.

— Ne va-t-elle pas vous forcer à quitter votre demeure avec la tenue de son choix ? s'enquiert Agnès.

Ma plus chère amie se mord l'intérieur de la joue, incapable de réfréner sa panique. Un geste disgracieux dont elle ne s'est jamais départie, malgré les innombrables réprimandes de sa mère. Bien heureusement, la vicomtesse est trop occupée à écouter ces dames pour le remarquer.

— Je le crains et le redoute grandement.

— Elizabeth, une toilette discrète ne suffira pas à faire reculer les prétendants, lui rappelé-je. Vous êtes fortunée et votre père ne rêve que de vous voir mariée. Tous vos efforts pour vous cacher seront vains.

— Vous serez mariée avant la fin de la saison prochaine, c'est une évidence, renchérit Agnès.

La poitrine avantageuse d'Elizabeth, en partie cachée par sa robe rose pâle, se soulève par à-coups.

— Cessons de parler de l'éternelle peur de Lizzie pour le mariage... Qu'en est-il de vous, Charlotte ? Êtes-vous nerveuse pour le bal de demain ? Croyez-vous que le duc va vous accaparer durant plusieurs danses ? demande Louisa.

Je sirote une gorgée de thé, ce breuvage que je n'apprécie guère. J'abaisse la porcelaine pour dévoiler un sourire serein, entre espoir et pudeur.

— En tant qu'hôte, je crains que le duc n'ait d'autres priorités. Toutefois, oui, je l'espère.

— Croyez-vous qu'il souhaite vous épouser ?

Je lance un coup d'œil en direction de ma mère. Le dos droit, son chignon tombant légèrement sur sa nuque, les plis de sa robe bleue placés savamment autour de ses jambes, elle est l'incarnation de la perfection et du bon ton. Je n'ignore pas qu'elle en attend autant de moi.

— Je ne puis connaître les souhaits de Sa Grâce, réponds-je à Louisa, dont la curiosité cache mal une certaine envie.

— Mais vous devez...

L'une des portes couvertes de moulures dorées s'ouvre sur un valet. Il s'écarte pour permettre à George et Grace d'entrer. Mes amies s'empressent de se lever et j'en fais tout autant, plus pour ne pas être la seule assise que par véritable égard pour le protocole.

De l'autre côté de la pièce, aucune des dames ne s'est donné cette peine. Elles n'en ont pas besoin, étant toutes plus titrées que George ou son égale.

Vêtu de ses éternels accoutrements sombres, le vicomte d'Andury se place au centre du salon et s'incline en direction des femmes mariées.

— Mère. Lady Wington, Lady Albington, Lady Heward.

Il pivote sur ses talons avec l'élégance longuement acquise d'un gentleman.

— Ma chère sœur. Miss Louisa, Miss Russell, Miss Agnès. Je ne peux contenir mon sourire en croisant ses prunelles

bleues. Si son aisance semble naturelle, je sais qu'il n'en est rien. George a passé de longues heures avec mère durant son enfance pour mémoriser les subtilités de l'étiquette. Comment s'adresser à une fille non mariée selon le rang de son père et son ordre de naissance est l'une des innombrables règles qu'il a peiné à apprendre.

Se plaçant près de lui avec ses jupons verts lui arrivant aux genoux, Grace fait la révérence. Ses bouclettes blondes sautillent autour d'elle.

— Mère, puis-je me joindre à Charlotte et ses amies, je vous prie ?

La comtesse de Bedshire étudie sa benjamine, sous l'attention des ladies. N'étant pas encore sortie dans le monde, il est attendu de Grace qu'elle soit peu présente lorsque nous recevons des invités. Puisqu'il n'y a aucun homme, je ne doute pas qu'elle parviendra à ses fins. Surtout en usant de son sourire le plus angélique.

— Oui, mais j'espère que vous avez terminé votre lecture.

— C'est fait, Mère.

— Bien.

Extatique, Grace s'empresse de prendre place tandis que mes amies et moi nous rasseyons. George, quant à lui, se joint aux ladies pour tenir la promesse qu'il a faite à notre mère de sortir davantage en société. Bien que j'ignore si le terme sortir est adapté, dans la mesure où il est chez lui.

De crainte que ma sœur ne renverse la théière, je lui sers une tasse de thé.

— De quoi parliez-vous ?

— Du bal de demain soir, lui apprend Elizabeth avec un sourire tendre.

L'un des privilèges des derniers-nés étant d'attirer compassion et compréhension, Grace maîtrise l'art de se faire pardonner ses manquements à l'étiquette ou sa diction précipitée.

— Nous nous demandions si le duc allait faire danser votre sœur.

Les yeux bleus de Grace rencontrent les miens, remplis de milliers de mots qu'elle trépigne de prononcer. Je lui adresse un sourire doux mais ferme.

Tiens ta langue, lui rappelé-je par ce simple geste.

— Je n'en doute pas, se contente-t-elle de répliquer, ses joues rougies de malice.

— Où en êtes-vous dans l'apprentissage du piano, Agnès ? J'ai ouï-dire par lady Wington que vous devenez de plus en plus accomplie.

La fille du baron redresse les épaules un peu trop brusquement. Je l'ai interrompue dans sa contemplation de mon frère, qu'elle peine souvent à quitter des yeux. Assise à côté de lui, lady Wington, la marquise qui a pris mon amie sous son aile par égard pour son père et parce qu'elle n'a que des fils, discourt sans plus s'arrêter sur l'importance du Parlement.

Les discussions s'enchaînent avec la facilité de l'habitude. Les sujets ne nous manquent pas, bien qu'ils tournent principalement autour des meilleurs partis de la ville, des événements et des tenues. Moi qui dévore des livres qui sont normalement réservés aux hommes, je me languis parfois d'une conversation plus complexe.

Lady Albington est la première à partir avec sa fille Louisa, suivie de près par lady Wington et Agnès. Adorant la mère d'Elizabeth, ma sœur la rejoint de leur côté du salon pour

discuter des oiseaux de la vicomtesse.

— Grace s'impatiente de faire son entrée dans le monde, souligne mon amie, son front plissé de mélancolie.

Elle comme moi nous remémorons souvent cette époque douce et bienheureuse durant laquelle nous n'avions à nous inquiéter de rien d'autre que de notre éducation. Que ce temps me semble lointain...

Je prends une grande inspiration. Le parfum des lilas que ma mère aime éparpiller partout m'emplit les narines.

— Elle pourra la faire la saison prochaine.

Lentement, Elizabeth pivote son buste pour me faire face.

— Que dites-vous ?

Je vérifie que personne ne nous regarde et lui prends la main.

— Lizzie, puis-je vous confier un secret ?

Ses traits s'illuminent en entendant le surnom que j'utilisais quand nous étions enfants. Il nous est dorénavant interdit, car nous sommes devenues des jeunes femmes, mais ce que nos mères ne savent pas ne peut guère les agacer.

— Toujours, Lottie. Dites-moi.

Sa main réchauffe la mienne, que j'ignorais si glacée.

— Demain soir, le duc va annoncer nos fiançailles. Elles ont été décrétées hier, lorsque Sa Grâce est venue s'entretenir avec mon père.

— C'est une grande nouvelle !

La discrétion naturelle d'Elizabeth la retient de hausser le ton, ce qui me sauve du courroux de ma mère. Il m'a été expressément demandé de garder le secret, chose qui m'est impossible. Lizzie et moi nous disons tout depuis aussi loin que ma mémoire remonte.

— Oh, Lottie ! Vous allez tant me manquer.

Nous souhaitons toutes deux nous prendre dans les bras, néanmoins notre accolade devra attendre un moment plus opportun.

— Je ne vais pas disparaître, souris-je. Je ne vivrai à la demeure du duc qu'une partie de l'année.

— Vous comme moi savons que les femmes mariées côtoient des femmes mariées.

Je serre ses mains, que j'ai si souvent vues couvertes de la peinture qu'elle affectionne.

— Vous le serez un jour ou l'autre.

Sa gorge tressaute sous le coup de l'émotion.

— Quoi qu'il en soit, vous devez être enchantée. Vous allez devenir duchesse ! C'est un grand honneur pour vous et votre famille.

— Je le sais.

Je maintiens mon sourire en place pour dissimuler toute la panique qui gronde sous ma peau.

Comment est la vie maritale ? Aurai-je le droit de faire tout ce que je souhaite ? Suis-je capable d'être une duchesse ?

Le duc me rendra-t-il heureuse ?

